

Le poinçon, la lame et le feu : la chair ciselée



Mirka Lugosi (détail)

Philippe Liotard

« Soyons désinvoltes, n'ayons l'air de rien. »

Noir Désir

« Il faut connaître la peau. Quand vous appliquez un morceau de métal brûlant sur la peau, elle se ratatine et se déforme. Il faut faire des marques en suivant un ordre particulier, afin que la peau se déforme comme vous le souhaitez. Toutes les peaux ne réagissent pas de la même façon. Certains ont la peau très épaisse et beaucoup de cellules de graisse, d'autres ont la peau si fine que vous pouvez voir à travers, et dans chaque cas la brûlure sera différente. Si vous ne savez pas ce que vous faites, vous risquez de brûler le tissu trop en profondeur. »

Blair, Toronto

Les pratiques de modifications corporelles contemporaines se répartissent sur une palette très large. Elles varient dans leur nature comme dans leurs conséquences pour l'individu qui s'y livre ou se distinguent encore par les fins qu'elles visent. Cette question des fins visées organise d'ailleurs les perceptions et les réactions sociales auxquelles elles donnent lieu. La question du but de ces modifications se pose alors et engendre une multitude de justifications ou au contraire de dénonciations, une pluralité d'interprétations portant sur ce qui pousse les individus à modifier leur apparence ou leur fonctionnalité corporelle. Pluralité de pratiques donc, pluralité de projets, pluralité de réactions, pluralité de discours...

Face à cette diversité, il devient nécessaire de se demander quel est le point commun entre des pratiques aussi différentes que celles qui visent à « changer de sexe », à se faire implanter des cheveux pour masquer une calvitie ou bien à se faire inciser la peau pour l'orner d'un motif. Il est également indispensable de circonscrire ce dont on parle afin d'éviter tout amalgame et toute confusion.

Certes, de nombreuses pratiques ont en commun le fait qu'elles résultent d'un changement souhaité puis réalisé volontairement par un individu. Cela exclut d'emblée de notre propos les modifications liées à une intervention thérapeutique ou réparatrice, même si celles-ci peuvent également donner lieu à un débat portant sur l'acceptation ou le refus de l'intervention¹. Cependant, si le fait de raboter un nez jugé trop volumineux n'est pas un acte imposé mais choisi, ce choix répond en grande partie à une pression sociale de mise en conformité analysée avec pertinence par Sander L. Gilman². En ce sens, de tels actes répondent à une utilité sociale admise, consistant à « corriger » les apparences.

En revanche, les pratiques dont il est question dans cet article se présentent, *a priori*, comme socialement inutiles. Elles s'inscrivent dans le domaine du futile, du superflu, et pourtant, elles sont loin d'être insignifiantes. L'incrédulité, la méfiance, et le plus souvent, la désapprobation sont parmi les réactions qu'elles suscitent spontanément. Elles s'accompagnent également de questions simples, indiquant l'étonnement : « *Pourquoi aller se mettre un truc dans le nez, pourquoi pas une plume dans le cul tant qu'ils y sont ?* »³. Les remarques de ce genre sont courantes. Elles indiquent comment les pratiques de modifications non-orthodoxes produisent des réactions immédiates indiquant le rejet et l'incompréhension.

De nouvelles images viennent bousculer l'ordre tranquille des apparences convenues. Des pratiques jusque-là réservées à des sub-cultures très fermées font leur apparition sur la scène publique. L'impact d'Internet est indéniable qui a contribué, en moins de dix ans, à leur diffusion. Ainsi, par exemple, le visage de « Spike Joe » qui arbore une crête de clous, a-t-il fait le tour du monde. Le travail précurseur de Steve Hayworth à Toronto – qui lui a posé sur le crâne les premiers implants transdermiques – enfonce le clou de la rupture avec les apparences conventionnelles. Cette technique, qu'il a inventée, consiste à insérer une plaque métallique possédant des pas de vis entre les os et la peau du crâne. Il suffit ensuite de réaliser des piercings pour pouvoir visser sur la plaque et à travers la peau les bijoux désirés, parmi lesquels les pointes métalliques produisent l'effet le plus spectaculaire. Ce mariage inédit de la chair et de l'acier génère, bien entendu, de nombreuses réactions. Il ne s'agit plus seulement d'une performance artistique telle qu'Orlan a pu la réaliser⁴, mais bien d'une transformation du corps pour la vie quotidienne.

Les réactions sont d'autant plus vives, que les modifications en question se présentent comme des actes radicaux. Or, les implants (qu'ils soient transdermiques ou qu'ils soient glissés totalement sous la peau), les scarifications, les piercings, les brandings ou les tatouages sont des pratiques corporelles d'ornementation du corps dont la spécificité passe par l'inscription à même la peau, voire à travers la peau. Le corps est travaillé avec des accessoires qui

1 – Ces aspects sont néanmoins abordés dans ce numéro à travers les articles d'Anne Marcellini et Bruno Rouers. Les perspectives réparatrices des biotechnologies sont, quant à elles, exposées par Maxence Grugier et Esméralda.

2 – Conformité aux modèles dominants de classe, de race, de genre, de religion, etc. Sander L. Gilman, *Making the Body beautiful. A cultural History of aesthetic Surgery*, Princeton, Princeton University Press, 1999 ; voir aussi du même auteur, « Les Juifs sont-ils des Blancs ? De la chirurgie nasale », *Quasimodo*, n° 6 (« Fictions de l'étranger »), printemps 2000, p. 89-105.

3 – Propos recueilli alors que je présentais des photos de piercings.

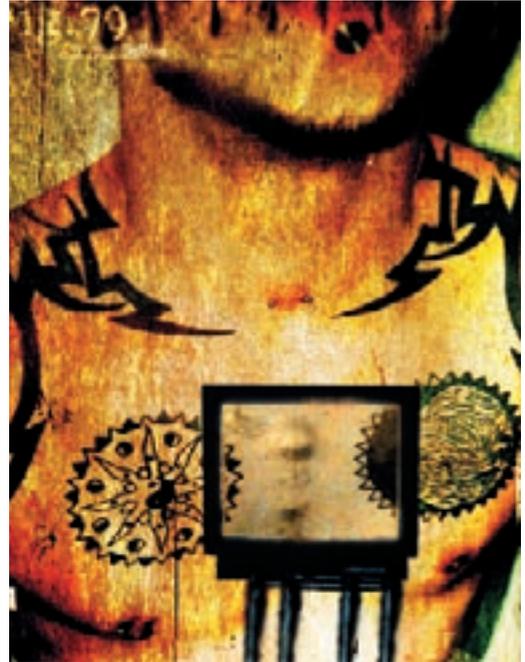
4 – Cf. Orlan, « Surtout pas sage comme une image... », *Quasimodo*, n° 5 (« Art à contre-courants »), printemps 1998, p. 95-101.

« Spike Joe », extrait de *Savage*, n°-17



marquent la chair. Le corps est customisé grâce à divers instruments et à diverses épreuves. Les langues se fendent à l'image de celles des reptiles (*splitting* de la langue), les dents se taillent, les sexes s'implantent, les peaux se brûlent, s'incisent ou se piquent, les tissus se distendent, les orifices s'élargissent au fur et à mesure que les bijoux grossissent...

Voilà ce dont il est question : des modifications corporelles lourdes (*heavy mods*) réalisées de manière à laisser une trace sur la peau. Elles sont lourdes par leurs effets visuels, par les imaginaires qu'elles sollicitent, par les réactions émotives qu'elles génèrent dans le grand public. Elles sont lourdes aussi pour ce qu'elles signifient pour ceux qui s'y livrent comme pour ceux qui ne font que les voir. Elles sont lourdes, enfin, par l'épreuve qui doit être endurée pour obtenir le résultat escompté, au moment où l'acte signe la chair. L'épreuve des aiguilles, du poinçon, de la lame ou du feu ont été les épreuves retenues pour ce qu'elles suscitent autant que pour ce qu'elles produisent en terme de résultat esthétique. Percer, piquer, inciser, brûler constituent les grandes catégories de techniques utilisées pour modifier les corps, des techniques habituellement réservées au corps médical et à la thérapeutique et qui, là, essaient pour servir des projets radicalement autres.



Lukas Zpira et
Erick D. Panavières

Modifications corporelles extrêmes : le corps aux limites du supportable

Opter pour les modifications qualifiées d'« extrêmes » nécessite de discuter ce que signifie cet adjectif. Entrent dans cette catégorie les modifications qualifiées comme telles par les acteurs de ces modifications, acteurs de leur propre modification ou de celle d'autrui. En sont exclues les modifications jugées extrêmes par le grand public par rapport à ses propres représentations et à sa méconnaissance des phénomènes en question. Il s'agit donc d'interroger des modifications « objectivement extrêmes », c'est-à-dire celles qui vont vers les limites de ce que l'organisme peut supporter, de ce qu'un individu peut imaginer, de ce que la société peut accepter ; celles qui vont vers l'inconnu mais aussi vers le possible.

Car l'écart qu'elles produisent avec les usages d'ornementation les plus ordinaires génère des jugements sociaux portés sur ces pratiques. En conséquence, ces jugements fonctionnent comme révélateurs de ce qu'il est acceptable ou non, de réaliser sur son propre

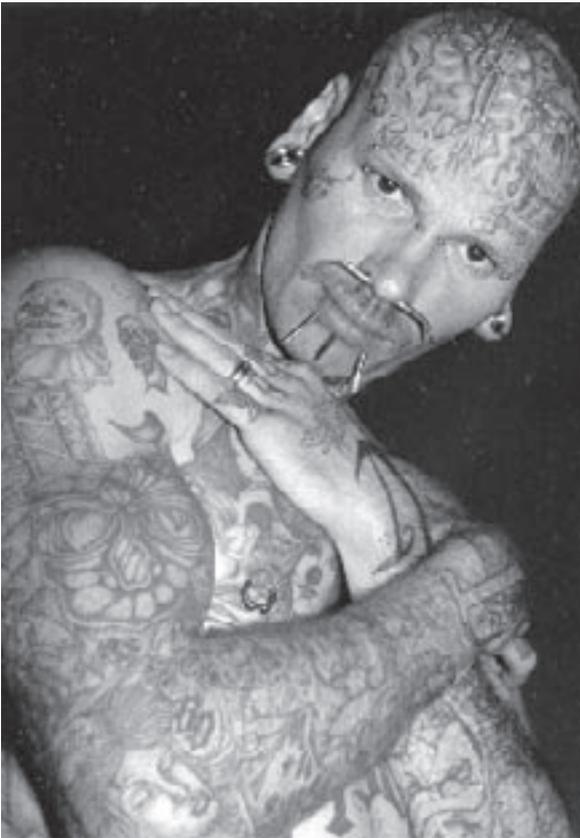


Denis Rideau, *Jhon*

corps et sur l'évolution des seuils d'acceptabilité. Ainsi, il est possible de noter l'acceptation du tatouage comme élément d'une esthétique contemporaine et non plus comme une marque de marginalisation. De la même manière, l'acceptation de certains piercings « courants » est en train de se faire. Cependant, des pratiques comme la scarification ou le branding demeurent des pratiques qui sont encore loin d'être comprises, si ce n'est acceptées.

Cette fluctuation de l'acceptable résulte sans doute de l'apprentissage de la nécessité de protéger l'enveloppe corporelle, du refus de « porter atteinte à l'intégrité physique ». C'est ainsi que peut se produire – précisément en raison de cette intériorisation – une confusion entre « automutilation » (entrant dans un processus de négation ou de destruction de soi) et « épreuve de soi » (entrant dans un processus de construction et d'affirmation de soi). Cette confusion peut s'expliquer par le fait qu'il est, pour beaucoup, incompréhensible d'envisager que des individus puissent sciemment recourir à des pratiques engendrant la douleur, même si cette dernière n'est pas le but recherché. Enfin, la référence aux modèles corporels de la rectitude contribue à l'apprentissage du beau et de l'acceptable en matière d'apparence.

Denis Rideau, *Mor*



Ces quatre thèmes, celui de l'intégrité physique, de l'automutilation, de la douleur et de l'esthétique vont être discutés à partir de deux types de point de vue : d'une part celui des acteurs des modifications en question et, par ailleurs, celui du public des « non-initiés ». La confrontation de ces deux logiques (celle qui agit en vue de bousculer l'ordre des apparences et celle qui traduit au contraire l'intériorisation de cet ordre) servira de base à une réflexion plus large sur la question des normes corporelles. La question du supportable et de l'acceptable se pose en effet à partir des distorsions entre, d'un côté, celles et ceux qui explorent le territoire d'un corps laissé en friche par l'histoire des sociétés occidentales, et, de l'autre, celles et ceux dont les usages sociaux du corps collent précisément à cette histoire.

Or, les uns comme les autres participent aux évolutions de notre société et la dynamique qui s'instaure entre ces pôles génère des débats sur le souhaitable et le probable. Ainsi, par-delà les réactions spontanées, des enjeux autant éthiques que politiques se dessinent.

La parution récente de *Modcon*⁵, ouvrage édité par le site référence en matière de modifications corporelles, présente ce qui se fait de plus extrême aujourd'hui. Comme le souligne son auteur Shannon Larratt en introduction, il rassemble les expériences de ceux « *qui sont activement impliqués dans la réalisation de changements significatifs sur leur propre corps et sur le corps d'autrui* ». Par changements significatifs, il faut entendre des changements radicaux, définitifs, alternatifs et surtout volontairement réalisés. Les acteurs dont il est question ont en effet conscience de ce qu'ils font. Ils saisissent également les effets de leurs modifications sur autrui. Cependant, leur perception du caractère extrême de leurs actes est infléchi par la familiarité avec ces pratiques. Ils reconnaissent que ce qu'ils font peut paraître extrême du point de vue des non-initiés. Néanmoins, ils développent l'idée de maîtrise des risques, même si, dans son ouvrage, Shannon Larratt met en garde contre nombre des pratiques qu'il expose.

Quoiqu'il en soit, la définition comme la réception de ces pratiques renvoie chaque individu aux limites qu'il s'est construites en fonction de son histoire propre. Tout comme la notion de tabous liés à la sexualité fluctue selon les représentations de la « normalité », celle de modification extrême ou radicale est perçue très différemment selon l'expérience de chacun à son propre corps.

Limites du supportable et imaginaires de l'intégrité physique

Face aux photos exposées dans *Modcon*⁶, les imaginaires communs sont soumis à rude épreuve. Les réactions qu'elles suscitent attestent d'une peur face à l'inconnu. La douleur imaginée par le spectateur lie la transformation du corps à un imaginaire de la destruction. Une association symbolique s'opère entre blessure et intrusion dans la chair. La perception commune questionne alors les marques réalisées au scalpel ou au fer de manière à en saisir les fondements. Relayée par certains psychanalystes, cette perception commune cherche dans l'histoire singulière des individus les traces d'un traumatisme permettant d'expliquer les raisons de leurs actes. Or, si l'histoire individuelle permet d'interpréter les choix réalisés par telle personne, il reste à saisir comment ces choix sont infléchis par les significations sociales liées au corps et par les représentations fantasmatiques qui le parcourent.

Ainsi, à l'évocation du piercing du clitoris – ou plus précisément de celle du capuchon du clitoris, membrane très fine qui le recouvre – de nombreuses personnes peuvent considérer qu'il s'agit là d'une pratique extrême. Il en va de même pour un piercing apposé sur un

5 – Shannon Larratt, *Modcon, The secret world of extreme body modification*, Canada, BMEZINE.com, mars 2002. Bien que le site créé par Shannon Larratt constitue un véritable conservatoire des modifications corporelles.



Erik Sprague,
« L'homme-lézard »
(*Savage*, n°-29)

6 – Je fais référence ici aux images des modifications lourdes de l'apparence et n'intègre pas celles qui renvoient aux amputations et aux mutilations volontaires. Il est à noter que l'ouvrage est parfois à la limite du supportable, y compris pour des initiés, car il intègre également des photos des processus de modification de même que de pratiques d'automutilation. La grosse critique que l'on peut faire à *Modcon*, consistant précisément à juxtaposer des démarches dont certaines relèvent de comportements relevant de la pathologie. Je tenais à faire cette remarque précisément en raison de ce que je développe dans l'article sur cette question du normal et du pathologique.



Tatouage encadrant des cicatrices, Yann, Black Tatoo, Tribal Act, Paris

téton. Une telle perception se comprend aisément en raison de la cartographie fantasmatique du corps qui associe à ces parties une grande sensibilité et une exigence d'inviolabilité. Or, le piercing du capuchon, comme celui des tétons sont loin d'être considérés comme des pratiques extrêmes par les pierceurs, et cela, même si les personnes qui les portent peuvent considérer, pour leur part, qu'elles ont transgressé des limites (les leurs, et celles des personnes pour qui ces pratiques sont ou bien impensables, ou bien condamnables). Piercings courants, ils répondent le plus souvent à la volonté d'accroître la charge érotique de ces zones (déjà) érogènes autant qu'ils permettent d'en aviver les stimulations ou d'en accroître la dimension érotique.

Pourtant, pour les ignorants en la matière, l'atteinte faite au corps, ou tout au moins l'atteinte qu'ils imaginent être faite, engendre une suspicion sur la santé mentale de celles ou ceux qui ont choisi d'orner d'un bijou une zone « impensable ». Le « c'est des malades » exprimé spontanément renvoie à cet imaginaire de la pathologie qui accompagne toute pratique face à laquelle les codes habituels de la corporéité ne fournissent pas d'explication. Dans cet imaginaire, l'insupportable ne peut pas se situer dans la normalité. Faire appel aux spécialistes (médecins, psychiatres) afin de caractériser, justement, la normalité des individus contrevenant à l'ordre dominant, constitue une démarche rassurante. Pourtant elle occulte le fait que les modifications corporelles résultent, certes, d'une décision individuelle, mais qu'elles prennent surtout leur signification au sein d'une symbolique collective, les rendant non seulement possibles mais souhaitables au sein d'une communauté.

L'épineuse question de la douleur

Les réactions au travail du poinçon, de la lame ou du feu s'organisent autour de l'épineuse question de la douleur : « *Ça doit faire mal* ». C'est pour cela qu'une des premières questions – si ce n'est la première – qui est posée aux adeptes des modifications corporelles avancées consiste à leur demander si « ça » fait mal. L'insupportable est là, pas seulement dans la dérogation à l'apparence traditionnelle, mais dans cet imaginaire de la douleur. C'est ici que se situe également la suspicion de pathologie : elle résulte de l'incompréhension face à la possibilité de se livrer sciemment, sans être « *un petit peu dérangé* » à des pratiques qui « *doivent* » faire mal.

Il est évident que la douleur est présente dans les modifications lourdes. En revanche, dans de nombreux piercings usuels, elle est quasiment absente si, bien sûr, le praticien procède avec savoir-faire⁷. Mais, qu'il s'agisse d'un piercing classique, d'une marque imprimée par brûlure ou incision, le but n'est pas de rechercher volontairement la douleur. Il n'est pas d'avoir mal même si la plu-

part des pratiques de transformation du corps impliquent la douleur (au moment de l'acte ou pendant la cicatrisation). « *Tous mes implants actuels et à venir, explique Lukas Zpira, ne se font et ne se feront pas sans douleur (même si j'use parfois d'anesthésiques locaux lors de la procédure) et je l'accepte volontiers même si celle-ci n'est pas recherchée* » pour elle-même⁸. Ce qui dérange, c'est le statut de cette douleur, ou plutôt le statut des pratiques auxquelles elle est associée.

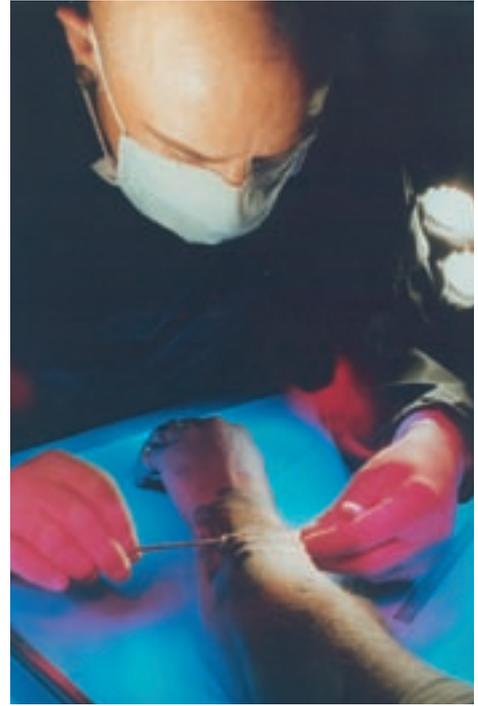
Le sport par exemple est une pratique dans laquelle il est totalement admis qu'on ne peut se passer de douleur (pour « réussir », pour « progresser »). L'apprentissage sportif est non seulement un apprentissage technique mais l'intériorisation de l'idée qu'il faut avoir mal. La douleur devient légitime. Elle n'est pas un but, mais un signal de l'engagement de l'individu. Pourquoi dès lors se centrer sur la question de la douleur ressentie (ou imaginée) lorsqu'il est question des pratiques de modifications corporelles ? Et pourquoi la douleur fantasmée engendre-t-elle les jugements portés sur ces pratiques ?

Valeur de la douleur

Comme dans le sport, la douleur possède une valeur. Les modifications valent autant par les marques qu'elles laissent que par l'épreuve nécessaire à l'obtention de la marque. Sur ce point, les témoignages convergent.

Pour Daemon Rawenchilde par exemple, le motif qui subsiste « *est aussi important que l'expérience. C'est une marque permanente de l'expérience et [...] cela laisse un souvenir positif pour le reste de la vie. Du point de vue de l'expérience de la douleur, le tatouage, et particulièrement les grosses pièces, est un rite d'endurance. Je trouve que l'épreuve la plus forte qui puisse exister réside dans les tatouages qui requièrent des séances de six heures ou plus.* »⁹ De même, Blair, un des pionniers du branding (qui consiste à réaliser des marques par brûlure) considère que « *de toutes les modifications corporelles, le branding est celle qui offre le plus de récompense. "Cette méthode est plus symbolique. Ce n'est pas comme le tatouage ou le piercing. Les gens savent exactement ce qu'ils recherchent dans le branding."* »¹⁰

En ce sens, l'acceptation de la douleur nécessaire à l'apposition des marques fonctionne comme certificat d'authenticité de la démarche. Blair toujours, dit apprécier « *les gens – surtout quand ils ont fait leur recherche personnelle et qu'ils sont prêts à affronter la "douleur" pour obtenir ce qu'ils veulent. Ceux-là*



Pose d'implants, photographie Gnom

7 – La question de la douleur dans le piercing est largement liée à la manière de percer, au même titre que pour une prise de sang qui peut être totalement indolore ou au contraire produire douleur et hématome.

8 – Lukas Zpira, pierceur, scarificateur, implanteur, photographe, « forum Body-Art », www.body-art.net

9 – Daemon Rawenchilde, tatoueur, interviewé par Shannon Larratt, www.bmezine.com

10 – *Savage*, n°25.



Atelier de Body-Art, Avignon,
photographie Gnom

comprennent que par ces procédés, ils n'auront plus aucune ressemblance avec la personne qui avait un jour franchi ma porte ». Dans cette perspective, la douleur participe à une épreuve de soi valorisée socialement. Elle est un moment nécessaire que les individus acceptent d'affronter. L'ambiance du studio, le rituel qui accompagne l'acte, l'échange avec le professionnel, l'anticipation du résultat désiré, tout concourt à la rendre supportable.

Parfois même, elle devient un élément que certains adeptes ont intégré à un tel point qu'ils parviennent à l'effacer. Ainsi David Gee (dont le corps est couvert de tatouages à l'exception du visage et du front, intégral qu'il se fait reprendre pour y ajouter de la couleur et en raviver les contours) explique que *« son besoin de se faire tatouer est physique et n'a pas grand-chose à voir avec l'esthétisme, ni même avec le narcissisme. "C'est agréable et ça me plaît. J'aime le bourdonnement de la machine et j'aime être dans le studio. Quand on est un fondu du tatouage comme moi, et qu'on, apprécie la douleur, on devient vraiment accroc. Le son de la machine m'hypnotise, et parfois je me*

suis même carrément endormi. »¹¹ Sans être dans une démarche aussi radicale, Camille qui possède deux tatouages, dont une pièce assez importante sur le bas des reins, confie : *« Ça fait un moment que je pense à y retourner. La douleur me manque, le bruit du pistolet, les aiguilles qui frappent... »*¹². Ainsi, la douleur n'est-elle pas nécessairement rejetée, bien au contraire. Et dans le monde du tatouage, l'endurance à se faire piquer, comme la capacité à se faire piquer à des endroits très sensibles¹³, hiérarchise les individus autant qu'elle valorise le résultat final.

Par conséquent, la question de la douleur se traduit par l'intériorisation de sa nécessité plutôt que par son rejet. Contrairement au sens commun, l'effraction de la chair n'est pas associée à une blessure mais à une décoration. La cicatrice (colorée dans le cas du tatouage) laissée par l'aiguille, le poinçon, le scalpel ou le feu, qui cisèlent la chair, fonctionne comme stigmate positif. Elle s'expose, plutôt qu'elle ne se cache¹⁴. Or, aujourd'hui, grâce à Internet, n'importe qui peut accéder, en quelques heures, à la vision de toutes les modifications corporelles existantes ou ayant existé. Mais l'accès ne se fait qu'aux images, qu'au résultat et non pas à la démarche. Il ne peut en résulter qu'un choc face à l'écart existant entre ces corps exposés, couverts de cicatrices et de bijoux inaccoutumés, et le corps perçu dans la normalité sociale la plus courante. L'agression

11– *Tattoo*, n° 110, octobre 1998, p. 7-8.

12– Camille, interview réalisée par l'auteur.

13 – Voir sur ce point l'article sur Ron Athey et son *« amus solaire »*.

14 – La question de la visibilité est centrale, mais ne sera pas développée ici. Les marques, y compris les plus intimes, sont – à de rares exceptions – destinées à être vues (montrées ou suggérées), au moins dans un cercle d'initiés ou d'intimes.

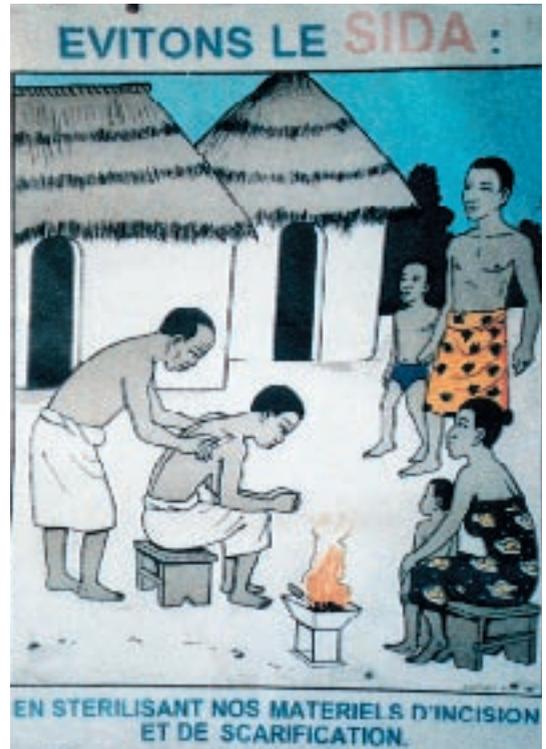
visuelle s'ancre dans la violence perçue sur le corps ; d'où l'angoisse, d'où l'idée de mutilation, d'où la connotation négative et les jugements dépréciatifs.

Pour les initiés au contraire, il ne peut s'agir de violence puisque celle-ci, par définition, suppose l'imposition d'une action contre la volonté de quelqu'un. Les *bodmods*¹⁵ se situent donc à l'opposé d'une violence exercée sur le corps, même si les pratiques en question paraissent violentes ou « font violence » sur les spectateurs, dont elles transgressent les limites du supportable.

Du point de vue des acteurs de ces modifications, les limites sont autres. Les imaginaires concernant l'intégrité, l'inviolabilité, ou la sacralité du corps sont modifiés. La recherche des limites est rendue possible au contraire par l'imaginaire de l'éloignement des standards du corps, du métissage, du parcours. C'est bien en effet parce que les acteurs imaginent certaines pratiques, certains ornements ou certaines techniques qu'ils peuvent les mettre en acte. Ces pratiques elles-mêmes se rapportent à des idéaux qui valorisent la transgression, l'exploration. Elles participent en outre à l'inscription consciente dans un projet de vie et développent un sentiment d'appartenance à une communauté dont la particularité réside dans les opérations exercées sur le corps.

Le projet par lequel les limites physiques sont explorées peut se comprendre comme celui du « toujours plus ». Cette perception est celle que traduit la question « *jusqu'où vont-ils aller ?* », perception alimentée par les reportages télévisés. Une caricature de cette logique a été présentée dans l'émission « *Ça me révolte* » sur M6 (du 11 mars 2003) : le canevas du reportage consistait en effet à partir d'une adolescente qui va se faire percer le nombril avec ses parents ; à enchaîner par une femme ayant réalisé plusieurs tatouages et piercings « dans une démarche personnelle » ; pour finir par un « phénomène » ou présenté comme tel, qui porte implants, scarifications, tatouages¹⁶, etc. ; et enfin à accueillir en plateaux Lukas Zpira dont les implants transdermiques sur le crâne intriguaient visiblement le présentateur. Or, cette idée du « toujours plus » est soutenue par la question angoissante des limites que repoussent ces explorateurs de la chair et du look qui réalisent, au fur et à mesure de leur parcours, un exil auto imposé vers l'anormalité. Mais au bout du compte, leur projet consiste à participer activement à la construction de soi, même si cette construction suppose la marginalité sociale.

15 – Terme créé par la contraction de « *body modifications* ».



En Afrique, affiche de lutte contre le Sida

16 – Il s'agissait de Léo, de Body-Art, Avignon.

Expérimentation de soi et exploration des possibles

Mutilation-altération ou construction de soi ?

La perception commune selon laquelle il y a mutilation volontaire participe de cette mise à l'écart. Pourtant, l'inscription de marques à même la chair peut se comprendre comme un élément du projet de tout individu de repousser la mort, surtout si elles sont définitives. Lukas Zpira, par exemple explique qu'il a « *toujours en mémoire cette image des camps de concentration ou d'hôpital psychiatrique où les gens étaient foutus à poil et rasés, complètement dépersonnalisés. Moi, ya des choses qu'on ne peut pas m'enlever, je reste ce que je suis.* »¹⁷ Les marques qu'il porte s'inscrivent dans la perspective de construire une anatomie de soi qui lui survivra par les traces laissées à la postérité (photos, etc.). C'est une manière de bricoler l'éternité, de s'affirmer par son corps. Comme le note Louis-Vincent Thomas en effet, « *chaque mort [...] a la survie qu'il mérite [...] le commun des mortels [...] s'efforce tout de même, en donnant un sens à sa vie, de marquer son passage ici-bas pour laisser à l'entourage un souvenir durable. Cette modeste quête d'immortalité n'est pas forcément consciente mais elle transparait à travers des comportements concrets.* »¹⁸ Il ne s'agit pas, par les

actes concrets de marquage de la chair, de se mutiler, mais au contraire de se marquer durablement, et de manière positive. Les modifications corporelles participent de cet effort, de même qu'elles participent à la construction de soi.

De l'automutilation à la renaissance

Pour illustrer cette idée, il est possible de s'appuyer sur le parcours de nombreuses personnes actuellement investies dans les modifications corporelles lourdes. Ce qui est commun à plusieurs d'entre elles, c'est une adolescence marquée par l'automutilation ou par des tatouages et des piercings exprimant clairement la rébellion. Inspirés de la culture punk des apparences, ils réalisaient « *mutilation, marquage, tatouage sur les mains, type rebelle primaire* »¹⁹. De ce passé, un rapport au corps est né qui autorise l'inscription sur soi et l'affichage de ces inscriptions. Ainsi, pour Tof, ancien punk, le travail de recouvrement de certains tatouages de jeunesse s'inscrit

17 – Lukas Zpira, Extrait d'interview réalisée par Philippe Liotard, le 30 novembre 2001, Avignon.

18 – Louis-Vincent Thomas, *La Mort en question. Traces de mort, mort des traces*, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 503.

19 – Lukas Zpira, Extrait d'interview, *op. cit.*



Mirka Lugosi (vidéogramme)

aujourd'hui dans une autre perspective. L'encrage qu'il poursuit correspond à une nouvelle étape de sa vie et lui est avant tout destiné. Il n'est plus question d'adresser un message anti-social par quelques motifs agressifs. Au contraire, il est question pour lui de travailler la couleur, de poursuivre également certains dessins de manière à produire une cohérence d'ensemble sur tout le corps. Lui aussi est passé de l'autodestruction à la construction d'une image positive de lui-même à laquelle contribue le tatouage.

Mais une des démarches les plus exemplaires est fournie par l'analyse que fait Lukas Zpira de sa propre « mutation » : *« J'avais besoin de franchir de nouvelles étapes personnelles et professionnelles, mais également [de passer] par une modification physique parfois (très) visible de mon apparence comme, par exemple, des implants transdermiques sur le bras et le front, en silicone sur le sexe et les mollets, et le tatouage de mes sourcils et de mon menton... Car même si les mots prennent de plus en plus d'importance, le Kør reste mon médium.*

*Rajoute à cela une modification comportementale assez radicale [...] J'ai donc commencé par arrêter toutes les drogues légales ou illégales, de la cigarette au shit en passant par le café, le vin ou la coke, même en usage "récréatif". Ma démarche s'est aussi beaucoup plus "politisée" même si c'est son essence artistique qui la motive avant tout. Bref, un processus de mutation qui s'est étalé sur un an, finalisé par un changement de l'orthographe de mon nom, que j'écris maintenant Lukas Zpira.01 (pour la version 1). »*²⁰

La logique de déconstruction/reconstruction dont il dont parle n'est pas rare. L'épreuve de soi et l'affirmation de soi vis-à-vis d'autrui passent par ce travail de modification du corps. Le processus de déconstruction permet d'effacer – au fur et à mesure des changements opérés – celui ou celle qu'on a été et que l'on n'aimait pas. Dans le même temps s'élabore la construction qui engage l'individu à participer activement, charnellement à l'avènement d'un autre soi, pas à pas, au corps à corps avec soi-même. Ce travail s'inscrit en effet dans la durée. Il n'a rien à voir avec l'apposition d'un flash²¹ ou d'un piercing conventionnels visant à faire comme les copains ou comme les copines. Il traduit au contraire l'engagement dans une expérimentation de soi grâce à laquelle l'individu devient autre.

C'est sans doute ce qui explique l'importance du vocabulaire de la renaissance dans le discours des personnes se livrant aux épreuves du scalpel, du poinçon ou du feu. C'est aussi ce qui explique l'image positive de soi qui en résulte. Ainsi, Lza porte une très large scarification qui encadre une grosse cicatrice à la jambe. La blessure reçue enfant passe inaperçue, encadrée par la scarification. Le travail de la lame consiste à remplacer les traces indélébiles non désirées par des marques apposées sciemment de manière à

20 – Lukas Zpira, interviewé par Laurent Courau pour la revue en ligne *laspirale.org*, <http://www.laspirale.org>

21 – Nom donné à un petit tatouage.

22 – *Tatouage Magazine*, n° 23, novembre/décembre 2001.

23 – Pour consulter le texte de Maxence Grugier, www.esprits-libres.net/DIGITAL_ORGANIK

glorifier le corps. Pour elle, ce travail – qu'elle a « complété » par la pose d'implants et de nombreux et importants tatouages – lui permet de dire : « *Je tends à ressembler à ce dont j'ai rêvé : une image de manga, de personnage virtuel, avec mes cheveux rouges et mon teint blanc. Je commence enfin à m'apprécier dans le miroir.* »²² S'apprécier dans le miroir en inventant un corps à soi est, en effet, une rationalisation courante chez les adeptes des *bodmods*. L'image produite peut en effet entrer en rupture avec les codes de l'apparence, du moment qu'elle correspond au désir individuel de se construire un corps choisi.

Une personne qui se marque réalise ainsi un choix, pose un acte sur son désir de participer à la construction de soi en devenant « autre » que ce qu'elle n'était avant cet acte. Ce « devenir autre » passe par le recours à la marque et à l'épreuve endurée alors. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de montrer ces marques ni même de porter les bijoux que des piercings d'un diamètre important permettraient d'arborez. Ainsi, Emma, de *Tribal Act* (Paris) avoue-t-elle ne plus éprouver le besoin de porter tout ce qu'elle pourrait porter. Pionnière en France dans le domaine des modifications corporelles lourdes, elle joue en revanche de la rupture de son apparence avec les codes conventionnels. Son projet est esthétique et les tatouages s'enchaînent selon une cohérence graphique très forte. Elle ne renie pas cependant certains piercings qu'elle n'utilise plus. Pour elle, ils restent cependant une étape de son travail et participent au processus de construction et d'invention de soi

L'épreuve compte autant que les traces qu'elle peut laisser. Dans un processus de maîtrise de son image, Emma n'éprouve plus le besoin de « montrer qu'elle l'a fait ». Cette histoire est à elle. Elle a inventé, voire dessiné son corps selon ses désirs. Comme d'autres, à travers les expériences vécues de modifications de son corps, et elle peut aller « quelque part » plutôt qu'aller « vers » et ainsi participer de ce nomadisme corporel dont parle Maxence Grugier : « *Le "Nomadisme Corporel" dont je parle c'est justement utiliser les outils de bases (notre corps, notre cerveau, notre conscience, notre imagination) etc. et les mixer avec l'information, le partage de différentes cultures, les rites personnels, les nouvelles technologies pour finalement arriver à cette mutation dont nous parlons tous...* »²³.

Vous trouvez ça beau ? Vers une esthétique du XXI^{ème} siècle

Ces explorateurs et ces artisans du corps travaillent à l'émergence d'une nouvelle esthétique aux implications politiques évidentes. En cisillant les chairs pour les marquer, les anatomosculpteurs prennent le pouvoir sur les médecins auto institués esthéticiens ou plasticiens. Ils se permettent des interventions que refuserait un

Photographie Gnom



docteur d'ailleurs contrôlé par l'Ordre des médecins. Or, le fait de refaire des oreilles en pointe pour ressembler à un petit elfe échappe à l'ordre corporel et s'inscrit dans des canons esthétiques non normalisés, et par conséquent, générateur d'un désordre des apparences.

Le mixage entre des technologies et des matériaux de pointe utilisés en chirurgie avec des usages traditionnels de marquage des corps permet, pour certains, de perpétuer une mémoire humaine en même temps qu'elle engendre de nouvelles combinaisons des apparences. Maria Tashjian, considère par exemple que « *nous interprétons une ancienne beauté dans une perspective moderne. [...] Nous essayons de redéfinir la beauté pour nous éloigner de l'idéal cheveux-blonds-yeux-bleus.* »²⁴

Tous ces acteurs participent à l'invention d'une esthétique plus amusante, étonnante, inédite... Et, malgré les réticences sociales, ils participent à la création d'un lien social qui passe autant par l'expérience commune que par le récit de cette expérience, un lien qui associe ce que le corps ressent aux significations que prennent cette épreuve et les marques qu'elle laisse.



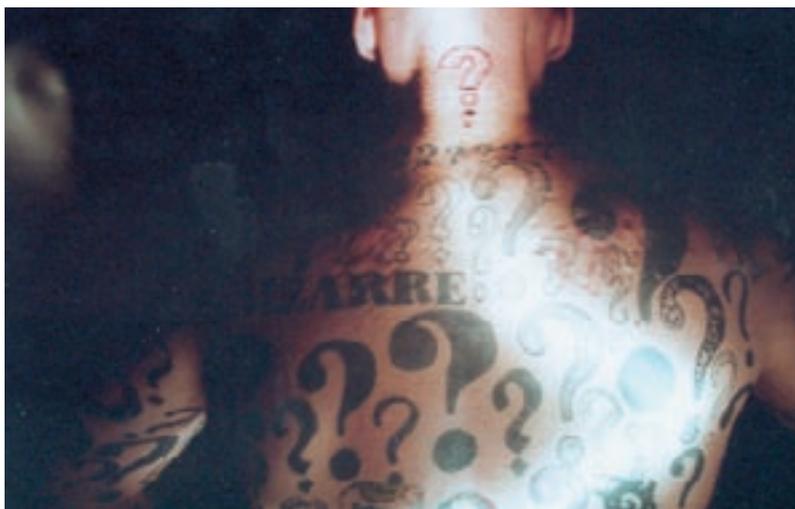
Lza, photographie Gnom

Effets sociaux de ces pratiques

L'affirmation de nouveaux modèles corporels, la présentation de nouvelles normes de l'apparence ouvre à la disponibilité des perspectives. Les *bodmods*, y compris les plus avancées, font fonction de modèle. Il n'est plus possible alors de considérer la norme comme un système de référence homogène. Avec l'éclatement des idéaux esthétiques une pluralité de normes est proposée aux acteurs. Ceux-ci peuvent ainsi délibérément prendre leurs distances avec les normes les plus communes, imposées, elles par l'éducation et plus généralement par toutes les grandes institutions.

Au modelage des corps que visent ces dernières s'oppose la revendication d'échapper aux modèles préétablis qu'elles valorisent. Travailler le corps s'apparente alors à une tentative d'opposition à l'ordre social traditionnel qui se traduit par l'émergence de significations exprimant le désir de non-conformité. Loin d'être comprises comme des démarches asociales, ces pratiques rappellent au contraire le caractère culturel du corps.

24 – *In the Flesh*, n° 1, 1995, p. 58.



Photographie Lukas Zpira

Entrer dans l'humanité par corps

Elles se posent même comme une manière d'affirmer son humanité. Les communautés humaines se distinguent des sociétés animales en ce qu'elles peuvent altérer le corps afin de l'intégrer dans leur univers symbolique. Le corps humain est ainsi un corps modelé socialement. Les modifications corporelles lourdes ne sont alors qu'une nouvelle manière de le modeler, selon des symboliques traduisant un imaginaire de la mutation.

Il est alors possible de dire à propos de leurs adeptes que « *la nature humaine correspond à un écran où l'on projette ses propres rêves* »²⁵, le leur consistant à infléchir la chair (considérée comme leur dimension naturelle ou animale) pour s'ancrer dans l'humanité. Lukas Zpira parle à ce propos de s'éloigner de son « *animalité* », alors que pour Shannon Larratt, « *la seule chose qui fait de nous autre chose que des animaux, c'est le fait que nous modifions notre corps de manière consciente (et destructrice) pour réaliser nos désirs personnels* »²⁶. Y compris, si ces transformations sont faites pour ressembler à un animal. Ainsi en est-il par exemple de *Lizardman*²⁷ ou de celui qui se fait appeler *The Cat* (le chat) et dont les modifications du visage tendent à lui construire une face féline : remodelage des oreilles en pointe, retrait du septum, limage des dents, tatouage, etc. En se construisant un visage animal, *The Cat* affirme son ancrage culturel. Il devient l'homme-chat, celui qui a choisi de modeler son apparence et d'aller au bout de cette modification.

Le refus du corps brut, nu, « naturel » participe ainsi pleinement du processus d'hominisation : *Lizardman* comme *The Cat* traduisent les conditions de possibilités ayant émergé dans la société occidentale. Ils participent à l'apparition de nouvelles

25 – Miguel Benasayag, Dardo Scavino, *Le Pari amoureux*, Paris, La Découverte, 1995, p. 160.

26 – Shannon Larratt, *Modcon...*, *op. cit.*, p. 7.

27 – Éric, alias « Lizardman », travaille son apparence pour ressembler à un reptile (implants sur le front, langue fendue, tatouage d'écailles sur le visage, etc.).

valeurs, de nouvelles significations, de nouvelles manières de vivre son corps et de paraître. Ce n'est pas la loi qui s'inscrit dans les corps mais les désirs.

Le mouvement de destitution qu'évoque Cornelius Castoriadis ²⁸ semble à l'œuvre dans l'exploration des limites du corps qui se fait en marge des institutions de transformation légitime du corps que sont la médecine, l'éducation la famille, la religion, etc. Ces modifications limites ne visent pas de finalités suprêmes. L'imaginaire social éclate sous le coup des initiatives singulières – socialement inutiles et individuellement superflues – en même temps que celles-ci accèdent à une visibilité mondiale.

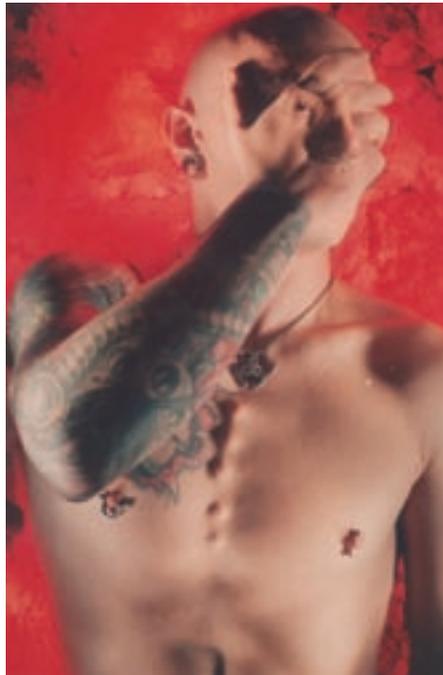
En tant que telles, elles s'opposent aux activités utiles, c'est-à-dire productives. Elles en sont les parasites en tant qu'activités « pour soi » ²⁹. Ce que les individus font de leur corps, lorsqu'ils en tutoient les limites, échappe à toute logique institutionnelle et parfois même à toute logique sociale convenue. Elles permettent cependant de réfléchir aux mises en question qu'elles produisent en participant à l'« *autoaltération de la société qui est l'histoire et son histoire, sa temporalité créatrice propre et destructrice* » ³⁰.

28 – Cornelius Castoriadis, *Sujet et vérité dans le monde sociale-historique. Séminaires 1986-1987. La Création humaine 1*, Paris, Le Seuil, 2002, p. 16.

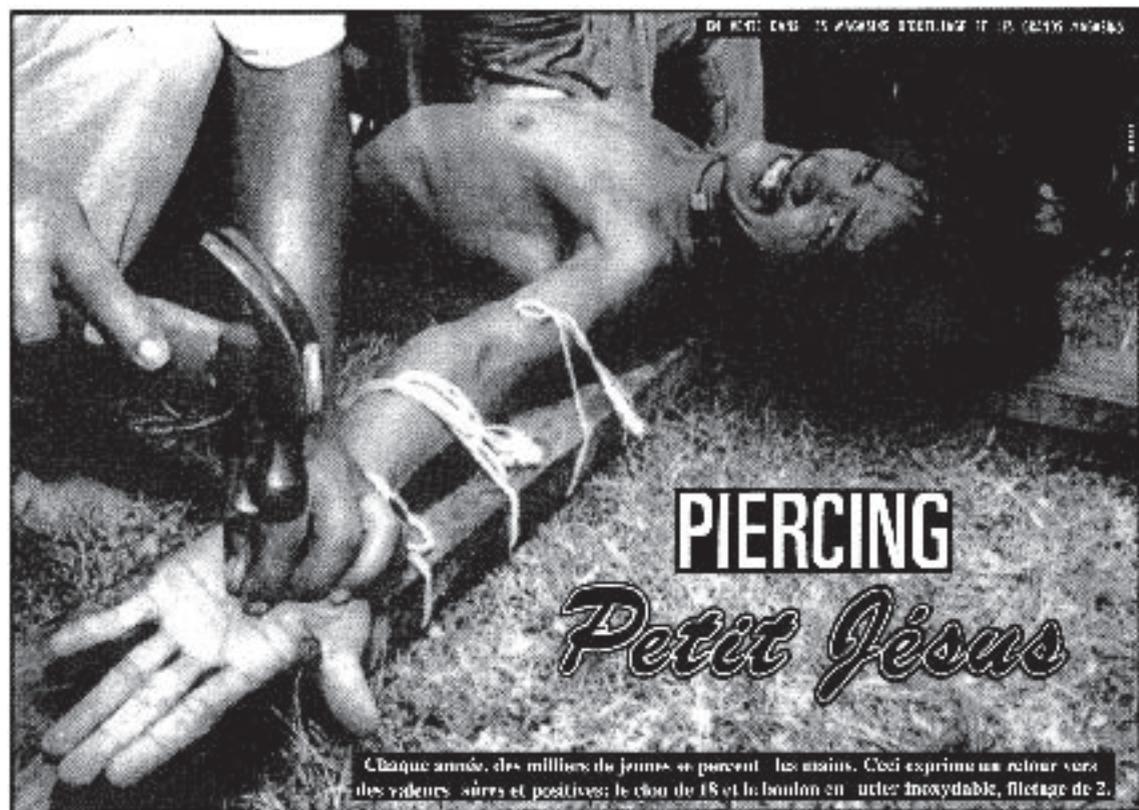
29 – Georges Bataille, « La Structure psychologique du fascisme », in *Œuvres complètes*, Tome I (« Premiers écrits. 1922-1940 »), Paris, Gallimard, 1970.

30 – Cornelius Castoriadis, *op. cit.*, p. 23.

Philippe Liotard



Lukas Zpira,
photographie Gnom



DE 1801 DVD 15 ANS/16 DVD 17 P. (02)16 446163

PIERCING
Petit Jésus

Chaque année, des milliers de jeunes se percent les mains. Ceci exprime un retour vers des valeurs sûres et positives: le clou de 18 et le boulon en acier inoxydable, filetage de 2.